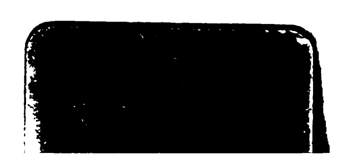


LE VIEUX CHATEAU

OU

LA RENCONTRE,

COMÉDIE.

AVERTISSEMENT.

On prévient le Public, qu'un grand nombre d'Auteurs dramatiques ayant cherché le moyen de parer aux contre-façons, s'est déterminé à faire exécuter un Cachet identique qu'il sera impossible d'imiter, et qui sera déposé au Bureau dramatique établi provisoirement *rue du Bac*, N.° 265 ou 26. Ce Cachet, la propriété des Auteurs, sera empreint sur chaque exemplaire. Mais ce moyen ne pouvant pas être d'une exécution très-prompte, on prévient, en attendant, que tous les exemplaires du *vieux Château ou la Rencontre*, et d'autres Pièces s'il y a lieu, seront signés du Fondé de pouvoirs des Auteurs dramatiques, à l'adresse ci-dessus indiquée.

Nota. Comme il pourroit se faire que les pièces de théâtre fussent contre-faites dans les Départemens, les Correspondans des Auteurs de chaque Département sont invités à poursuivre, aux termes de la Loi, tout contre-facteur ou vendeur de contre-façons, s'il s'en découvre.

LE VIEUX CHATEAU

OU

LA RENCONTRE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE CHANTS;

Représentée pour la première fois sur le Théâtre Feydeau, le 25 ventose an 6;

Paroles du Citoyen Alex. Duval, *musique du Citoyen* Domenico della Maria.

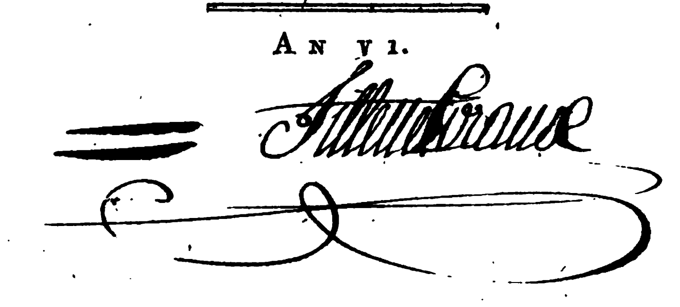
Prix, 24 s.

A PARIS,

Au Bureau Dramatique, rue du Bac, N.° 265 ou 263

Chez { Mignerret, Imprimeur, rue Jacob, N°. 1186;
Vente, Libraire, Boulevard des Italiens.

An VI.



Personnages.		*Acteurs.*
BARBANDO, Seigneur Espagnol, (*Caricature.*)	C.ens	VALLIERES.
BLINVAL, jeune Français,		LEBRUN.
VALENTIN, valet de Blinval,		LESAGE.
SALPÊTRO, valet de Barbando,		DERUBELLE.
LÉONISE, pupille de Barbando,	C.nes	CAMILLE.
PERRINE, suivante de Léonise,		ROLANDEAU.
PLUSIEURS VALETS.		

La Scène est en Espagne, dans un vieux château situé dans une forêt.



LE VIEUX CHATEAU

OU

LA RENCONTRE,

COMÉDIE.

Le Théâtre représente une salle gothique, meublée simplement.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZERBINE, SALPÊTRO, LÉONISE.

TRIO.

LÉONISE.

Non, je n'y consentirai pas.
Non, non, non, vous n'ouvrirez pas.

ZERBINE.

Vous laissez dans cet embarras
Deux pauvres voyageurs bien las.

LÉONISE.

Quoi ! tu veux que pendant l'absence
De mon tuteur Burbando,

J'introduise dans le château?...
Non, ce serait une imprudence.

ZERBINE, SALPÊTRO.

Non, ce n'est point une imprudence.

LES MÊMES.

Deux malheureux voyageurs
Craignant la nuit, les voleurs,
Viennent chercher un asyle.
A leur malheur trop certain,
A leur manière civile,
Madame, cédez enfin.

LÉONISE.

Puis-je céder sans imprudence?
Je plains ces pauvres malheureux;
Mais je crains ce tuteur quinteux
Qui me tient en sa dépendance.

ZERBINE, SALPÊTRO.

Deux voyageurs qui sont las
Vous demandent assistance....
Vous les repoussez... hélas!
Oh! de cette résistance
Je ne vous approuve pas.

LÉONISE.

Hélas!
Ah! de cette résistance,
Amis, ne m'en voulez pas.

LÉONISE.

Je ne puis les recevoir, mon tuteur est absent, il ne trouverait peut-être pas convenable....

ZERBINE.

Et parce que votre tuteur est absent, il faudra que deux malheureux passent la nuit dans la forêt, courent les risques d'être dépouillés et peut-être assassinés par les

brigands dont elle est remplie ! Ah ! Mademoiselle, cela est-il humain !

SALPÊTRO. (*Sa diction doit être très-lente.*)

Ces pauvres Français ! quelle mine ils vont faire !

LÉONISE.

Ce sont des Français ? il n'importe ! deux femmes seules ne doivent pas....

ZERBINE.

Qu'avons-nous à craindre ? Le capitaine n'a t-il pas fait de son château une garnison ? n'avons-nous pas sous notre commandement vingt hommes bien armés ?

SALPÊTRO.

Bien armés, c'est vrai, mais mal vêtus. Tout le monde se moque de nous ; on dit que nous avons plutôt l'air de bandits que d'écuyers ; on dit que notre maître est un fou, qui se croit un seigneur très-redoutable, et qu'il n'est que ridicule et....

LÉONISE.

Songez que vous parlez de mon tuteur et que....

ZERBINE.

Que nous importe le capitaine et ses goûts fantasques ! Il s'agit maintenant d'une chose plus importante. (*A Léonise.*) Laisserez-vous ces deux étrangers à la porte ?

SALPÊTRO.

Mademoiselle le veut.

ZERBINE.

Mademoiselle a tort. — Je vais leur faire

ouvrir ; je prends tout sur mon compte. Je ne souffrirai pas, pour l'honneur du nom Espagnol, que des Français, des alliés passent la nuit à la belle étoile, à la porte du seigneur Burbando : quelle idée de la nation donnerions-nous à des étrangers ?

LÉONISE.

Allons, fais ce que tu voudras.

ZERBINE *d'un ton de dignité.*

Qu'on les introduise dans le château, qu'on prenne soin de leurs mulles, qu'on leur prépare des chambres dans le pavillon neuf, et quand ils se seront rafraîchis, qu'on les introduise dans cet appartement.

(Salpêtro sort.)

SCÈNE II.

ZERBINE, LÉONISE.

ZERBINE.

Comment trouvez-vous la naïveté de Salpêtro à l'égard du tuteur ?

LÉONISE.

Il dit ce que tout le monde pense. — Burbando, au lieu de vivre paisiblement de son modique revenu, dans quelque ville agréable de l'Espagne, préfère habiter un vieux château fort, qui tombe en ruines de tous les côtés. Là, son orgueil et ses droits féodaux lui font croire qu'il est quelque chose.

ZERBINE.

Il a bien pris son moment pour trancher du seigneur. — Ah ! que n'a-t-il plutôt les goûts du héros de Cervantes ; nous l'enverrions courir le monde, vous seriez sa Dulcinée.

LÉONISE.

Ne me parle pas de son amour ; il me rend encore ce séjour plus insupportable.... J'ai beau me plaindre, même devant ses amis, de la contrainte dans laquelle je vis.

ZERBINE.

Vous le désolez..... Je me doute que ces étrangers vont savoir aussi.... Mais à propos, ce sont des Français ! ils me rappellent un certain mariage....

LÉONISE.

Que tu es folle !

ZERBINE.

Je renouvelle vos douleurs ; car enfin, il n'y faut plus penser, c'est un mariage manqué. Malgré tout le respect que je dois à la mémoire du seigneur Osvedo, je ne puis m'empêcher de rire de cette aventure. Le hasard le fait aller à Paris, il se lie avec un jeune Français, lui promet sa fille, et revient en Espagne sans avoir vu le futur ; nous acceptons, (un Français ne se refuse pas.) Nous disposons tout pour le mariage ; on attend le prétendu, il n'arrive point, votre père meurt, nous nous désespérons ; un vieux parent arrive, se déclare notre tuteur, nous fait quitter la ville, nous en-

ferme dans ce vieux manoir, et nous perdons tout à la fois, un bon père, un jeune amant et notre liberté.

LÉONISE.

Ah! la mort seule de mon père est la cause de tous mes maux! mais don Burbando ne revient pas, il est tard...

ZERBINE.

Soyez tranquille! il a son escorte ordinaire; tenez, je gage qu'il n'est resté si long-temps à la ville, que pour comploter quelques nouveaux divertissemens en votre honneur.

LÉONISE.

Tu me fais trembler! — Je crois entendre du bruit....

ZERBINE.

Ce sont peut-être nos Français?

LÉONISE.

Je vais me retirer... il n'est pas dans nos usages....

ZERBINE.

J'entends. Vous allez consulter votre miroir et ajouter quelque chose à votre parure.

LÉONISE.

Tu devines tout. Adieu. Fais à ces étrangers un bon accueil... au nom de mon oncle.

ZERBINE.

Et au vôtre, Mademoiselle.

SCÈNE III.

ZERBINE.

Puisque la signora Léonise ne dédaigne pas les secours de l'art, soyons aussi prévoyante qu'elle.

(*Elle s'ajuste devant une glace.*)

On vante toujours la nature
Belle de tous ses ornemens ;
Moi, je dis qu'un peu de parure
Ajoute encore aux agrémens.
Toutes les femmes savent comme
Un certain art sied toujours bien ;
Pour tourner la tête d'un homme
Le plus souvent il faut un rien.

On m'a raconté l'aventure
De Pâris, ce galant berger,
Qui défendit toute parure
Aux beautés qu'il eut à juger :
Aujourd'hui pour séduire un homme
Nous usons d'un autre moyen ;
Notre parure obtient la pomme,
Et la beauté souvent n'a rien.

Quand du tems l'inflexible outrage
Vient flétrir nos brillans attraits,
Alors pour déguiser notre âge,
Nous employons certains secrets :
Hélas ! aveugles que nous sommes !
En vain le miroir dit, c'est bien ;
Mais pour tourner la tête aux hommes
La parure alors ne peut rien.

Voici nos étrangers.

SCÈNE IV.

BLINVAL, VALENTIN, ZERBINE.

BLINVAL.

C'est sans doute la maîtresse de la maison que nous avons l'honneur de saluer.

ZERBINE.

Pas tout à fait. — C'est cependant à moi que vous devez l'avantage de passer la nuit dans ce château.

VALENTIN *à part.*

Je voudrais être à demain.

ZERBINE.

Vous serez contens, je l'espère, de la manière dont nous exercerons envers vous les droits de l'hospitalité.

BLINVAL *à Valentin.*

Cette dame est d'une politesse....

ZERBINE *à part.*

Pour des Français, je les trouve un peu cérémonieux.

VALENTIN *à Blinval.*

Pour une Espagnole, je lui trouve bien de la légèreté.

ZERBINE.

Je vais vous laisser à vous-mêmes : si vous avez besoin de quelque chose, appelez, sonnez, demandez, tout s'empressera d'obéir à vos ordres.

BLINVAL.

Que de bontés ! que de grâces à vous rendre !

SCÈNE V.

BLINVAL, VALENTIN.

BLINVAL *s'asseyant.*

Reposons-nous de nos fatigues.

VALENTIN.

Je crains bien que nous ne soyions pas au bout. Que d'accidens depuis deux mois! à peine avons-nous le pied en Espagne, une maladie vous retient dans une misérable auberge ; point de médecins ! vous vous en passez et vous guérissez. — Nous nous remettons en route, nouveaux accidens ! des voleurs nous attaquent, pillent nos bagages, nos effets : il a fallu tout notre courage et la bonté de nos armes pour sauver notre vie. Enfin, nous arrivons dans cette forêt ; la nuit vient, une lumière brille, nous approchons, nous frappons, on nous ouvre, on nous reçoit, et nous voilà fatigués, battus, volés, dans un vieux château flanqué de tours, et qui par sa situation ressemble plutôt à la retraite de brigands, qu'à la demeure d'un seigneur Espagnol.

BLINVAL.

Ta mauvaise humeur me réjouit.

VALENTIN.

Oh! je vous conseille de vous réjouir! vos affaires sont en bel état. Vous n'avez pas le sou et vous êtes en pays étranger.

BLINVAL.

Quand je me désespérerais, en serais-je plus avancé? — Je suis volé, c'est un malheur : tout ce que je regrette, ce sont les bijoux précieux que j'avais fait faire en France, et que je destinais à la fille de mon ami.

VALENTIN.

Il faut être possédé du démon du mariage, pour venir de trois cents lieues épouser une femme que l'on ne connaît pas.

BLINVAL.

Elle est sage, elle est fille d'Osvedo, on la dit aimable, ces qualités me suffisent. Eh! d'ailleurs en fait d'hymen, qui croit choisir le mieux, se trompe souvent. Moi, je veux du hasard seul attendre mon bonheur.

ARIETTE.

Prendre femme sans la connaître,
N'est pas un usage nouveau;
D'un bon choix l'amant est-il maître?
L'amour même porte un bandeau.

Avant le mariage,
Aux yeux de son amant,
La belle est douce et sage,
Et sur-tout point volage,
On fera bon ménage :
Oh! l'hymen est charmant!

Après le mariage,
On cesse d'être amans;
Cette femme si sage

Est coquette et volage,
Le pauvre époux enrage :
On rit à ses dépens.

Hélas ! dès que l'hymen est maître,
L'amour prend un chemin nouveau ;
Mais à l'époux, pourquoi le traître
Ne laisse-t-il pas son bandeau ?

VALENTIN.

La femme sage, le bandeau, l'amour, tout cela est fort bien ; mais votre argent ?...

BLINVAL.

C'est une perte qu'il me sera facile de réparer aussitôt que j'aurai rejoint mon ami.

VALENTIN.

Nous ne sommes pas rendus ! — Dites-moi, Monsieur, avez-vous examiné la forme de ce château ?

BLINVAL.

Son aspect est triste, lugubre. Au reste, il est comme tous les châteaux gothiques.

VALENTIN.

Avez-vous remarqué qu'aussitôt notre entrée, on a haussé le pont-levis ?

BLINVAL.

C'est pour la sûreté de la maison.

VALENTIN.

Avez-vous apperçu dans la cour un homme en sentinelle ?

BLINVAL.

Oui, cela m'a étonné ; mais on craint peut-être quelque tentative de la part des brigands de la forêt. Quelles sont donc tes idées ?

VALENTIN.

Les voici. — Le château isolé, le pont-levis, l'homme en sentinelle, quelques vilaines physionomies que j'ai apperçues par-ci, par-là; tout me fait croire que nous sommes au quartier général des Messieurs qui nous ont dévalisés il y a deux jours à l'entrée de la forêt.

BLINVAL.

Tu ne rêves que voleurs!

VALENTIN.

Ecoutez donc, nous avons le droit de nous en plaindre.

BLINVAL.

Mais, imbécille! si ce que tu dis pouvait se croire, trouverions-nous ici une femme prévenante?....

VALENTIN.

Vous n'avez donc pas lu nos romans à la mode? On y trouve de très-jolies femmes parmi les voleurs, des revenans, des diables même.

BLINVAL.

Passe pour les romans; mais ici...

VALENTIN.

Quel bruit entends-je?

(La musique doit exprimer un grand bruit d'hommes et de chevaux.)

VALENTIN.

Entendez-vous le bruit des armes,
Le hennissement des chevaux?

BLINVAL.

Pourquoi ressentir des alarmes
Au hennissement des chevaux?

VALENTIN.

Hélas ! dans des périls nouveaux
Nous allons nous trouver encore.

BLINVAL.

Pour croire à des périls nouveaux,
Il n'est pas de motif encore.

SCENE VI.

ZERBINE, trois valets *apportant des bougies.* LES PRÉCÉDENS. *Elle appelle.*

ZERBINE.

IGNACE, Bertrand, Salpêtro !
Venez, voilà le capitaine.

BLINVAL, VALENTIN.

Entendez-vous : *le capitaine* ;
C'est que notre hôte est capitaine.

ZERBINE.

Ignace, Bertrand, Salpêtro !
Venez, voilà le capitaine,
Le capitaine Burbando.

LES TROIS VALETS.

Allons, voilà le capitaine,
Le capitaine Burbando.

Ils sortent.

SCÈNE VII.

BLINVAL, VALENTIN.

VALENTIN.

BURBANDO ! quelle peur soudaine !
Son nom redouble mes frayeurs.

BLINVAL.

Et pourquoi ces sottes terreurs,
Parce que notre hôte est capitaine ?

VALENTIN.

Oui sans doute il est capitaine ;
Mais capitaine de voleurs.

ENSEMBLE.

Je ris, je ris de tes frayeurs ;
Un capitaine de voleurs !...
Riez, riez de mes frayeurs ;
Oui, nous sommes chez des voleurs.

SCÈNE VIII.

ZERBINE, SALPÊTRO, BURBANDO ; LES PRÉCÉDENS. *Plusieurs domestiques et hommes armés.*

BURBANDO *en entrant, parlant à Zerbine.*

PAR Saint George ! j'étais en train de me battre. Le premier de ces coquins que j'aurais rencontré sur la route, je lui faisais sauter la cervelle.

VALENTIN *à Blinval.*

Il parle des alguazils ! quelle mine !

BLINVAL *à part.*

Son ton est singulier !

BURBANDO.

Qu'on fasse rafraîchir mes cavaliers, et qu'on prenne soin de mes armes.

VALENTIN.

Ses cavaliers !

ZERBINE.

Voilà les étrangers dont je vous ai parlé...

BURBANDO.

Bonne rencontre pour moi ! — Soyez les bien-venus.

BLINVAL.

Nous avons pris la liberté de vous demander un asyle pour cette nuit... Nous réclamons les droits de l'hospitalité...

BURBANDO.

Vous pouvez y compter : vous êtes chez le valeureux Burbando ; vous verrez de quelle manière il reçoit son monde.

VALENTIN *à Blinval.*

Nous verrons.

BURBANDO.

Toi, Zerbine, dis à ma pupille de descendre... j'ai mes raisons pour cela.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, hors ZERBINE.

BURBANDO.

Vous ne l'avez pas encore vue, à ce que m'a dit Zerbine ? — C'est une aimable enfant ! Elle habite ce château un peu malgré elle, il est vrai ; mais puisque le sort la force de vivre avec moi, il faut bien qu'elle s'habitue au château et à mon caractère.

VALENTIN *bas à Blinval.*

C'est quelque jeune fille qu'il aura enlevée.

BLINVAL *à Valentin.*

Tais-toi !

BURBANDO.

Qui vous amène dans ce pays? des affaires de commerce sans doute !

BLINVAL *souriant.*

Oui, des affaires de commerce.

BURBANDO.

Savez-vous que vous avez pris une mauvaise route? — Si vous avez de l'argent, vous risquez beaucoup de ne pas le porter loin.

VALENTIN.

Oh ! ce n'est pas l'argent qui nous embarrasse. Des Messieurs à l'entrée de la forêt...

BLINVAL.

Chut!

BURBANDO.

Eh bien ! ces Messieurs.

VALENTIN.

Ces Messieurs... nous ont dit qu'ils avaient été volés.

BURBANDO.

N'est-ce que cela, ah ! ah ! ces histoires sont si communes qu'on n'y fait pas d'attention; ici vous pourrez en apprendre bien d'autres.

VALENTIN.

Nous ne sommes pas curieux.

BURBANDO.

Je vous plains si vous n'êtes pas en garde

contre les voleurs; vous en trouverez à l'instant où vous y penserez le moins : mais vous avez des armes pour vous défendre?

VALENTIN.

Il veut tout savoir.

BLINVAL *sèchement.*

Oui, nous avons des armes, et de fort bonnes armes.

BURBANDO.

De bonnes armes! c'est rare. — Montrez-les moi, je suis connaisseur.

VALENTIN *bas à Blinval.*

Il veut nous désarmer.

SCÈNE X.

LÉONISE, BURBANDO, ZERBINE, LES PRÉCÉDENS.

BURBANDO.

Ah! voici ma pupille!

BLINVAL *à Valentin.*

Qu'elle est belle!

LÉONISE.

Vous êtes arrivé bien tard!

BURBANDO.

C'est que je me suis occupé de toi. — Eh! Salpêtro! *Il parle bas au domestique.*

BLINVAL *à Valentin.*

Elle paraît me regarder avec intérêt!

VALENTIN.

Notre sort lui fait compassion.

BURBANDO.

J'espère que cette fois tu me sauras gré de mes présens ?

LÉONISE.

Le plus beau présent que vous puissiez me faire, c'est de ne plus me retenir dans ce triste séjour.

BLINVAL *à Valentin.*

Elles sont esclaves ici.

BURBANDO *avec humeur.*

Voilà tes plaintes ordinaires... Ce n'est pas le moment de parler de cela.

LÉONISE *en élevant la voix.*

Pouvez-vous me faire un crime de desirer de sortir d'une prison ?

BLINVAL *à Valentin.*

D'une prison ! elle semble invoquer un défenseur.

BURBANDO.

Une prison ! un château supérieurement fortifié, superbe par sa situation, dans une forêt très-passagère, à la proximité de mes affaires.

VALENTIN.

A la proximité de vos affaires, c'est bien commode en vérité.... Détrousser les passans, il appelle cela ses affaires...

(Salpêtro apporte une cassette à Burbando.)

BURBANDO.

Cette chaîne et ces bagues te plairont, j'en suis certain.

BLINVAL.

O ciel! que vois-je?

BURBANDO.

Quoi donc! la beauté de ces brillans vous étonne!

BLINVAL.

Sans doute, ils sont si beaux! (*Bas à Valentin.*) Ce sont mes bijoux. —

VALENTIN *à Blinval.*

Avais-je tort? — C'est ici le magasin. —

ZERBINE.

Je n'ai rien vu de si éclatant.

LÉONISE.

Cet éclat ne me tente point. Vous pouvez garder vos présens.

BURBANDO.

Quoi! tu me ferais cet affront? Morbleu! Madame.

LÉONISE.

En vous emportant, Seigneur, vous ne prenez pas les moyens de vous faire obéir.

ZERBINE *bas à Burbando.*

Donnez, je me charge de les lui faire accepter.

BURBANDO.

Soit.

BLINVAL.

Seigneur, ces bijoux vous ont-ils coûté cher?

BURBANDO.

Bah ! j'ai eu tout cela pour rien.

VALENTIN.

Pour rien. — C'est très-bon marché.

BURBANDO.

Mais il est tard, nous avons à parler d'affaires, et si....

QUINQUE.

BURBANDO.

Rentrez dans votre appartement,
J'agis un peu sans compliment;
Mais ce fut toujours ma méthode.

BLINVAL, VALENTIN.

Rentrons dans notre appartement,
Avec nous point de compliment.
Chez soi, chacun en agit à sa mode.

ZERBINE, LÉONISE.

Nous agissons plus poliment,
Ce n'est point là notre méthode.

BLINVAL, VALENTIN.

Retirons-nous, soyons prudens.

BURBANDO.

Aussitôt que mes gens
Auront mis sur la table
Un souper délectable,
Vous vous rendrez céans.

LÉONISE, ZERBINE.

Aussitôt que ses gens
Auront mis sur la table
Un souper.... délectable,
Vous vous rendrez céans.

VALENTIN.

Monsieur, soyons prudens,
Craignons cet air affable,

Ce souper délectable
Qu'on nous promet céans.

BURBANDO.

Adieu, j'agis sans complimens.

BLINVAL, VALENTIN.

Adieu, soyez sans complimens.
Retirons-nous, soyons prudens.

TOUS.

Nous nous reverrons tous céans.

SCÈNE XI.

Les précédens, hors BLINVAL et VALENTIN.

LÉONISE.

Savez-vous bien que vous n'agissez pas très-poliment avec ces étrangers? les congédier de la sorte.

BURBANDO.

C'est ma manière. — S'ils étoient gentils-hommes?...

ZERBINE.

Ils sont mieux que cela, ils sont Français.

BURBANDO.

Ils n'en ont pas le caractère; ils ne m'ont pas paru gais, étourdis. D'ailleurs laissons ces gens-là; ne songeons nous autres qu'à nous divertir.

ZERBINE.

Oh! je vois que vous avez encore quelque fête en train.

LÉONISE.

J'espère au moins que ce n'est pas pour ce soir.

BURBANDO.

Ne t'embarrasse pas. (*A part.*) — Comme elle sera surprise ! Toi, Zerbine, occupe-toi du souper ; qu'il soit splendide.... J'ai mes raisons. Tu m'enverras Salpêtro.

LÉONISE.

Moi, je vais vous laisser vaquer à vos grands projets.

(*Elle sort ainsi que Zerbine.*)

SCÈNE XII.

BURBANDO.

Il faut que je m'informe si l'on a bien suivi mes ordres. — La bonne idée qui m'est venue ! — Oh ! jamais je n'ai imaginé de fête plus noble, plus belle, plus imposante. Cette mousquetterie.... ces bergers.... cela sera superbe.

ARIETTE.

Que ma fête sera brillannte !
J'en crois voir le coup-d'œil charmant,
Et de ma musique éclatante
L'effet paraîtra surprenant.

J'unis aux instrumens de guerre
Les doux chants de la volupté ;
Mars se joint au Dieu de Cythère,
Quand il veut plaire à la beauté.
J'entends de ma mousquetterie

Le feu sans cesse redoublant :
Pan pan, pan pan, pan pan, pan pan.
Bientôt après la bergère jolie,
Vient chanter un refrain galant :
La la, la la, la la, la la.
Oh ! c'est un trait de génie !
D'unir à la douce harmonie,
La la, la la, la la, la la.
Le bruit de ma mousquetterie,
Dont le feu sans cesse est roulant :
Pan pan, pan pan, pan pan, pan pan.

Que ma fête sera brillante, etc.

SCÈNE XIII.

SALPÊTRO, BURBANDO.

SALPÊTRO.

Me voilà.

BURBANDO.

Ah ! bon ! —As-tu distribué les habits que j'ai rapportés de la ville ?

SALPÊTRO.

C'est fait.

BURBANDO.

As-tu rassemblé toutes les femmes du château ?

SALPÊTRO.

C'est fait.

BURBANDO.

Tu n'as pas oublié les musiciens ?

SALPÊTRO.

Je viens de leur porter à boire.

BURBANDO.

Maintenant il s'agit de fixer l'instant où tout le monde paraîtra. — Sur la fin du souper, c'est le moment le plus favorable.

SALPÊTRO.

Ça sera gentil tout-à-fait.

BURBANDO.

Je ne serais pas bien aise que ces étrangers fussent présens à ma fête ; je ne les crois pas très-disposés à la galanterie ; mais il est toujours bon de ne pas s'y fier.

SALPÊTRO.

Ils se retireront de bonne heure. — Des voyageurs aiment mieux reposer que de voir danser.

SCÈNE XIV.

VALENTIN *écoutant.* LES PRÉCÉDENS.

SALPÊTRO.

Ainsi vous ne devez pas vous inquiéter de ces Français.

VALENTIN *sans être vu.*

On parle de nous.

BURBANDO.

Je sais que d'une façon ou de l'autre il nous sera facile de nous en débarrasser.

VALENTIN.

Débarrasser ! que cela veut-il dire ?

BURBANDO.

Cependant il faut de certains procédés, je me charge de ce soin... Mais d'abord pensons à notre affaire. — As-tu recommandé à nos gens de se tenir bien cachés jusqu'à l'instant où tu feras le signal ?

VALENTIN *toujours à part.*

Des gens cachés ! un signal !

SALPÊTRO.

J'ai pris toutes mes précautions, rien ne manquera. — J'ai distribué douze carabines ; croyez-vous que cela soit assez ?

VALENTIN.

Miséricorde !

BURBANDO.

Oui. — Comme ils seront surpris !... il faut qu'ils entrent tous à-la-fois. A la fin du souper, je te ferai un signe des yeux, qui t'instruira que le moment est favorable ; alors tu sais ce qui te reste à faire.

SALPÊTRO.

C'est bon, c'est bon !

BURBANDO.

Nous voilà d'accord. — Maintenant je vais prendre mes armes et mon habit de cérémonie.

VALENTIN.

Quelle cérémonie !

BURBANDO.

C'est un grand jour pour moi ! souviens-toi bien de tout. — *Mystère et promptitude*, voilà le mot d'ordre.

SCÈNE XV.

VALENTIN, SALPÊTRO.

SALPÊTRO *sans voir Valentin.*

Allons, j'ai assez de besogne! heureusement que je suis vif et que les affaires ne traînent pas avec moi.

VALENTIN *à part.*

Ah ! le coquin ! si j'osais...

SALPÊTRO *appercevant Valentin.*

Ah ! vous voilà, vous ! (*à part.*) Aurait-il entendu notre conversation ?

VALENTIN *à part.*

Il a l'air tout déconcerté. — Comme je le frotterais si j'étais seul dans la maison !

SALPÊTRO.

Que parlez-vous de la maison ? elle est très-agréable, n'est-ce pas ?

VALENTIN.

Certainement elle est très-agréable. J'aimerais bien à en voir les environs, ils doivent être charmans.

SALPÊTRO.

Le pont-levis est haussé, on ne le baisse que par l'ordre du Capitaine. — Oh ! quand on est entré ici, on n'en sort pas facilement.

VALENTIN.

Cependant comme nous partons demain de grand matin....

SALPÊTRO.

Demain ! vous riez. — Quand on vient visiter le seigneur Burbando, il trouve bien le moyen de faire rester les gens ; il a des manières si engageantes....

VALENTIN *à part.*

Si engageantes !....

SALPÊTRO.

Oh ! vous êtes pour long-temps ici, c'est moi qui vous le dis. Que le ciel vous conserve l'appétit !

SCENE XVI.

VALENTIN *seul.*

L'APPÉTIT ! — Il a bien trouvé le moyen de m'en donner. Que le ciel te confonde, toi et tes complices ! — Et mon maître qui tout-à-l'heure doutait encore..... Il est possible, me disait-il, que le Capitaine ait acheté aujourd'hui nos bijoux à la ville. — Moi, je ne me suis pas trompé ; du premier conp-d'œil j'ai vu chez qui nous étions. Les scélérats ont toujours là quelque chose ; (*se touchant le front.*) mais comment leur échapper ?... je ne vois pas un moyen. — Allons, il faut nous résigner ; maudit voyage ! maudite rencontre !

RONDEAU.

Mourir si jeune, ah ! quel dommage !
Mourir quand on est bien portant :

Hélas ! si près du grand voyage,
Je n'ai pas fait mon testament.

Adieu chère Claudine,
O regrets superflus !
Quoi ta charmante mine,
Je ne la verrai plus!

Je regrette sur-tout son joli petit nez retroussé.... Ah!

Mourir si jeune, ah! quel dommage!
Mourir quand on est bien portant :
Hélas ! si près du grand voyage,
Je n'ai pas fait mon testament.

Dans ma crainte cruelle,
Je vois tous les voleurs;
Ils frappent, je chancelle,
Je tombe et je me meurs.

Allons, bon soir mes amis ! il faut prendre son parti. (*Blinval arrive, il fait un cri.*) Ahi !

Mourir si jeune, ah ! quel dommage !
Mourir quand on est bien portant :
Hélas ! si près du grand voyage,
Je n'ai pas fait mon testament.

SCÈNE XVII.

BLINVAL, VALENTIN.

BLINVAL.

Eh ! qu'as-tu donc ? es-tu fou ?

VALENTIN.

Plût à dieu que je le fusse ! je ne sentirais pas aussi vivement les approches de la mort.

Je vous conseille aussi de faire vos préparatifs... ça ne tardera pas.

BLINVAL.

Je suis certain, moi, que tes frayeurs sont peu fondées ; l'ordre qui existe dans ce château, les meubles des appartemens, rien n'annonce un repaire de bandits.

VALENTIN.

Ah ! vous voilà encore avec votre incrédulité ! Je vous dis, moi, que l'on conspire contre nous ; j'ai entendu, ce qui s'appelle *entendu*, Burbando qui décidait la manière dont il fallait se débarrasser de nous.

BLINVAL.

Est-il vrai ?

VALENTIN.

Oui, très-vrai. — Des hommes armés sont cachés ; à un signal, ils entreront dans l'appartement.

BLINVAL.

Tu as entendu cela ?

VALENTIN.

Entendu, c'est le mot.

BLINVAL.

Ce que tu me dis m'inspire une horreur ! mais ce qui m'a le plus frappé, c'est le trouble de cette jeune personne qu'il appelle sa pupille ; ses yeux semblaient me dire qu'elle était malheureuse ; elle m'a fait une impression ! elle m'a inspire un intérêt...

VALENTIN.

Vous avez remarqué qu'elle a appelé le

château sa prison? — C'est quelque jeune fille qu'il aura rencontrée sur la route, et qu'il retient ici par force.

BLINVAL *réfléchissant.*

Ne pourrais-je la délivrer?...

VALENTIN.

La délivrer! Eh! pensons plutôt à nous sauver nous-mêmes. Mais la voici.

SCÈNE XVIII.

LÉONISE. LES PRÉCÉDENS.

LÉONISE.

Ah! pardon! j'ai cru que don Burbando...

BLINVAL *la retenant.*

Ah! restez un instant, je vous prie.

VALENTIN *à part.*

Nous, allons à la découverte.

(*Il sort.*)

LÉONISE.

On n'est donc pas encore descendu pour le souper?

BLINVAL.

Ah! Mademoiselle! laissez-moi profiter des instans.... ils sont précieux. — Je sais tout; un barbare vous retient en son pouvoir; vous gémissez sous le joug d'un tyran.....

LÉONISE.

Il est vrai ; mais que puis-je contre la rigueur du sort ?

BLINVAL.

Tout. — Si vous daignez accepter mes services.

LÉONISE.

Qu'osez-vous me proposer ? songez-vous aux dangers ?...

BLINVAL.

Je connais tous les périls qui m'environnent ; je sais que je suis au pouvoir de Burbando : dénué de secours, privé d'appui, il me sera sans doute difficile de le vaincre ; mais si vous daignez encourager mes tentatives, enflammer mon courage ; fort de votre aveu, de la justice de mes droits, du desir de vous rendre à la liberté, au bonheur, je vous arracherai de ses mains et je triompherai de tous les obstacles.

LÉONISE.

Qui peut vous engager à tenter un projet aussi hardi ?

BLINVAL.

Vous me le demandez ! La pitié que votre sort m'inspire, la barbarie de votre tyran ; j'ose le dire, l'intérêt, le tendre intérêt que je ressens pour vous !

LEONISE *embarrassée.*

Le ten dre intérêt...

DUO.

BLINVAL.

Ne soyez pas inexorable ;
Pardonnez ma témérité.

LÉONISE.

Ne soyons pas inexorable,
Pardonnons sa témérité.

BLINVAL.

Peut-on être jamais coupable,
En cédant à tant de beauté ?
Oh ! de l'amour pouvoir suprême !
Mon cœur s'émeut en vous voyant,
Pour brûler d'une ardeur extrême,
Il ne faut, hélas ! qu'un moment.

LÉONISE.

Oh ! de l'amour pouvoir suprême !
Mon cœur s'émeut en l'écoutant.
Pour brûler d'une ardeur extrême,
Ne faut-il, hélas ! qu'un moment?

BLINVAL.

Ne soyez pas inexorable,
Pardonnez ma témérité.
Mais à cet aveu trop coupable,
Daignez répondre avec bonté.

LÉONISE.

Oh ! de l'amour pouvoir suprême !
Mon cœur bat en vous écoutant.
Mais pour brûler d'amour extrême,
Il me faudra plus d'un moment ?

BLINVAL.

Vous pardonnez ma tendresse,
Oh ! quel moment enchanteur !
Déja d'une douce ivresse
Je sens palpiter mon cœur.

LÉONISE.

Un trouble secret me presse
De pardonner votre ardeur ;
Mais ce n'est pas la tendresse,
Qui fait palpiter mon cœur.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, ZERBINE.

ZERBINE.

MADEMOISELLE, le seigneur Burbando vous demande.

LÉONISE.

Nous nous reverrons bientôt.

(Elle sort avec Zerbine.)

SCÈNE XX.

VALENTIN, BLINVAL.

VALENTIN.

MISÉRICORDE ! c'est fait de nous.... nous n'avons pas deux heures à vivre.

BLINVAL.

Qu'as-tu donc vu de nouveau ?

VALENTIN.

Nous ne reverrons plus le beau pays de la France, ma patrie ! ma chère patrie !

BLINVAL.

Calme-toi. Il nous reste notre courage et le ciel qui n'abandonne pas l'innocence.

VALENTIN.

Hélas ! le ciel et notre courage ne seront pas les plus forts ; notre innocence succombera sous le pouvoir d'une douzaine de carabines.

BLINVAL.

Que dis-tu ?

VALENTIN.

Je les ai vues charger. — Oh ! les enragés ! ils sont là dans la cour tout prêts à faire feu; et ce grand vilain Salpêtro qui leur disait, vous ferez bien attention au signal ; c'est moi qui le donnerai. — Oh ! le pendard !

BLINVAL.

J'ai mes armes, attendons l'événement — Rassure-toi, Valentin ; nous ne sommes pas vaincus.

VALENTIN.

J'ai mes pistolets ; mais j'ai bien peur qu'ils ne me servent de rien.

SCÈNE XXI et dernière.

BURBANDO, LÉONISE, ZERBINE, BLINVAL, VALENTIN, SALPÊTRO, *et plusieurs domestiques.*

BURBANDO.

Mettons-nous à table.

VALENTIN *bas à Blinval.*

Observez-les et ne touchez à rien avant

eux. Ils voudront peut-être, par quelque liqueur assoupissante, vous interdire toute défense.

BLINVAL *bas à Valentin.*

Je suis déterminé au plus violent parti, s'ils osaient....

ZERBINE.

Seigneur Français, venez donc, on vous attend.

LÉONISE *en riant, à Burbando.*

Quoi ! Seigneur, vous gardez à table cette grande épée ?...

BURBANDO *d'un ton fier.*

Vous savez bien que certain jour je ne quitte jamais mes armes.

BLINVAL *tirant deux pistolets de sa poche, et les mettant sur la table à côté de lui.*

Ni moi les miennes.

LÉONISE *à part.*

Que cela veut-il dire ?

BURBANDO.

Est-ce votre habitude en France ?

BLINVAL.

Non ; mais je sais me conformer aux usages du pays où je suis.

BURBANDO.

Soit. Ils sont fort beaux vos pistolets. Voyons.

(Il avance la main, Blinval l'arrête.)

BLINVAL.

Doucement, Seigneur; personne n'y touche.

BURBANDO *à Léonise.*

Ce jeune homme est singulier. — Au reste, chacun a sa manière....

LÉONISE.

Quelque chose l'agite.

BURBANDO.

A boire! (*Valentin et Zerbine vont auprès de leurs maîtres.*) Allons, pour égayer le repas, je m'en vais vous chanter ma chanson favorite.

VALENTIN.

C'est bien là le moment de chanter.

BURBANDO.

Salpêtro! — Apporte-moi cette excellente liqueur que je ne donne qu'à ceux qui viennent me visiter.

VALENTIN *bas à Blinval.*

Prenez garde, cette liqueur m'est suspecte.

BURBANDO.

Allons, je commence.

COUPLETS.

Prendre le tems comme il vient,
Boire et chanter à sa guise,
Ne s'embarrasser de rien,
Ce fut toujours ma devise.
Nargue des coups du destin
Et des tourmens de l'envie;
Je caresse mon amie,
Et je bois gaîment mon vin,
Sans songer au lendemain.

Amis, jouis du moment,
Le tems fuit à tire-d'aile ;
Tu n'auras dans un instant,
Plus de vin et plus de belle.
Nargue le cruel destin,
Mène une joyeuse vie,
Caresse bien ton amie ;
Bois gaîment de ce bon vin,
Sans penser au lendemain.

VALENTIN.

Sans penser au lendemain.

Quelle diable de chanson !

BURBANDO. (*Salpêtro a apporté la bouteille.*)

Allons, morbleu ! buvez un coup à nos santés.

(*Il verse seulement à Blinval.*)

VALENTIN *bas à Blinval.*

N'y touchez pas !

BLINVAL.

Est-ce à moi seul que vous en versez ?

BURBANDO.

Je n'en sers pas aux dames. Cette liqueur est trop forte pour elles....

BLINVAL.

Mais vous....

BURBANDO.

Oh ! moi, je n'en prends pas à cause de ma goutte.

VALENTIN *bas à Blinval.*

Vous avais-je trompé ?

BURBANDO *à Blainval.*

Mais buvez donc ?

BLINVAL.

Je n'aime pas les liqueurs.

BURBANDO.

Oh ! vous ne refuserez pas de boire à la santé de ma pupille.

LÉONISE.

A mon bonheur, je vous en prie.

BLINVAL.

Elle m'en prie !... elle ne sait pas.... Je suis fâché de vous refuser, mais cela m'est impossible.

BURBANDO.

Il ne faut forcer personne. (*A demi-voix.*) Salpêtro ! — J'ai changé d'idées à l'égard de ces Méssieurs. — L'instant est favorable, tu peux donner le signal.

BLINVAL *à Valentin.*

Le signal !

BURBANDO *à Salpêtro qui est déja loin.*

Sur-tout que cela soit prompt : — tu m'entends ?

BLINVAL *se levant vivement et saisissant ses pistolets.*

Je ne puis tenir à tant d'atrocité ! Tu crois triompher, traître ! mais nous te vendrons chèrement notre vie.

LÉONISE.

Quel transport soudain ?

BURBANDO.

Qu'avez-vous donc ? en quoi suis-je coupable ?

QUINQUE.

VALENTIN, BLINVAL.

Brigand ! tu demandes tes crimes,
Quand tu résous notre trépas ;
Mais si nous sommes tes victimes,
Tremble ! avant nous tu périras.

BURBANDO.

Quel transport l'agite et l'anime ?
Vous nous menacez du trépas :
Que parlez-vous d'être victime ?
Ma foi ! je ne vous conçois pas.

LÉONISE, ZERBINE.

Quel transport l'agite et l'anime ?
Il vous menace du trépas :
Que parle-t-il d'être victime ?
Ma foi ! je ne le conçois pas.

(On entend un bruit de mousquetterie. Blinval et Valentin couchent en joue Burbando, qui fait un cri d'effroi, ainsi que les femmes. — On entend au même instant une musique douce, et des bergers et des bergères galans apportent des fleurs.)

CHŒUR DE BERGERS.

De fleurs couronnons Léonelle,
Elle est l'image du printems :
Une rose n'est pas plus belle ;
Que Léonise soit comme elle
La récompense des amans.

(Blinval et Valentin qni avaient couché en joue Burbando, laissent presque tomber leurs armes d'étonnement.)

VALENTIN, BLINVAL.

Est-ce une erreur ? mon effroi cesse.
Je m'attends à voir des brigands,
Et la plus aimable jeunesse
Me ravit par ses doux accens.

BURBANDO.

Mais qu'a-t-il donc? sa fureur cesse.
Voyez-vous leur étonnement !
Ils regardent cette jeunesse ;
Ce sont des fous assurément.

ZERBINE, LÉONISE.

Mais qu'ont-ils donc? leur fureur cesse :
Quel est donc cet événement?
Je vois bien que cette jeunesse
Vient pour nous fêter maintenant.

BLINVAL.

Ah ! dites-moi, Seigneur, pourquoi tous mes bijoux
Sont-ils entre vos mains? de qui les tenez-vous?

BURBANDO.

Vos bijoux ! — je dirai qu'on peut, sans vous déplaire,
Dépenser son argent, acheter des bijoux.

BLINVAL, VALENTIN.

On nous les a volés.

ZERBINE, BURBANDO, LÉONISE.

La chose est singulière !

BURBANDO.

Pour qui me prenez-vous, Seigneur?

VALENTIN, BLINVAL.

Il faut excuser notre erreur :
Nous vous prenions pour un voleur.

BURBANDO.

J'enrage ! la maudite erreur !
On me prenait pour un voleur.

ZERBINE, LÉONISE.

Oh ! c'est une plaisante erreur !
Ah ! ah ! ah ! ah !
On vous prenait pour un voleur.

BURBANDO.

De ce maudit soupçon j'enrage !

VALENTIN, BLINVAL.

Nous voulons réparer l'outrage.

LÉONISE, ZERBINE.

Du soupçon le tuteur enrage.

BURBANDO.

Est-ce pour lui faire outrage,
Que vous venez chez Burbando ?

BLINVAL, VALENTIN.

Des voleurs à notre passage
Ont causé tout ce qui-pro-quo ;
Car le but de notre voyage,
Est chez le Seigneur Osvedo.

BURBANDO, ZERBINE, LÉONISE.

Est chez le Seigneur Osvedo !

BURBANDO.

Quoi ! vous connaissez ma famille ?

BLINVAL.

Il serait de votre famille ?
Seigneur, j'estime ses vertus.

LÉONISE, BURBANDO, ZERBINE.

Il n'est plus !

BLINVAL, VALENTIN.

O ciel !

LÉONISE, BURBANDO, ZERBINE.

Il n'est plus !
Mais vous voyez sa fille.

BLINVAL, VALENTIN.

Sa fille ! ô moment enchanteur !

LÉONISE.

Ah ! je sens palpiter mon cœur !

ZERBINE, BURBANDO.

C'est sans doute quelque autre erreur.

BLINVAL.

La volonté d'un père
Me nomma votre époux :
Si ce choix peut vous plaire,
Contemplez sans courroux
Blinval à vos genoux.

TOUS.

Blinval !

ZERBINE, VALENTIN.

La volonté d'un père
Le nomma son époux :
Ce choix a dû lui plaire,
Elle voit sans courroux
Blinval à ses genoux.

BURBANDO.

La volonté d'un père
Le nomma son époux :
Ce choix ne peut me plaire,
Je vois avec courroux
Blinval à ses genoux.

LÉONISE.

La volonté d'un père
Vous nomma mon époux ;
Son choix a dû me plaire,
Et je vois sans courroux
Blinval à mes genoux.

BURBANDO.

Sachez qu'un jeune téméraire
Ne peut contrarier mes feux.

